



© Fotolia

L'avenir de la médecine générale semble bien sombre. Les jeunes généralistes sont en effet trop peu nombreux pour compenser les départs en retraite de leurs aînés. De multiples raisons expliquent ce déficit de vocations. Témoignage d'Aline Guerriat, médecin de campagne enthousiaste.

MÉDECIN DE FAMILLE.

Le bonheur de pouvoir accompagner les gens dans les moments de la vie.

Des médecins

de plus en plus rares dans les campagnes

COMMENT GERER LA PÉNURIE DE GÉNÉRALISTES ?

Joseph DEWEZ

En Belgique, on n'en est pas encore, comme en France, à parler de « désertification médicale ». Mais, ici aussi, les « zones à faible densité médicale » ne manquent pas. On dénombre ainsi des territoires qui comptent moins de neuf généralistes pour dix mille habitants.

Ces zones se situent principalement dans les régions rurales de la province de Luxembourg, dans le sud du Namurois et du Hainaut, mais aussi dans certains quartiers défavorisés de Bruxelles et des grandes villes wallonnes. Avec, comme conséquence, un accès difficile pour les patients à des soins de proximité et un surcroît de travail pour les médecins en place. Une étude de mars 2016 indique que les généralistes travaillent en moyenne cinquante et une heures par semaine, inquiétant record d'Europe !

PROFESSION EN PÉNURIE

En juillet dernier, l'Office wallon de la formation et de l'emploi a reconnu la médecine générale comme profession en pénurie, ce qui autorise un chômeur à s'engager dans ces études en gardant son allocation.

Ce déficit risque de s'aggraver : une étude regroupant les données de l'INAMI et du SPF Santé annonce pour 2037 moins de six médecins pour dix mille habitants. Certaines zones seront alors des déserts médicaux.

Pourquoi la Belgique manque-t-elle de généralistes ? Une première explication saute aux yeux : leur pyramide des âges est totalement déséquilibrée. Plus de la moitié d'entre eux dépassent 55 ans et prendront leur pension dans les dix ans. Sans pouvoir être remplacés par de nouveaux diplômés

dont le nombre est bien inférieur au quota fixé par la Commission de Planification, 28% d'étudiants choisissant la médecine générale au lieu des 40% nécessaires. Inutile de dire que le mauvais feuilletton de *numerus clausus* ne facilite pas les choses. Le contingentement imposé réduit encore le nombre de généralistes.

UN DÉFICIT D'IMAGE

Pourquoi cette filière médicale est-elle si peu attirante ? Aline Guerriat, médecin de campagne installée à Sombrefe depuis sept ans, parle d'une image de marque peu favorable. Différents éléments entrent en jeu. D'une part, dans plusieurs universités, les spécialisations sont survalorisées, le choix de la médecine générale apparaissant comme une sélection par défaut. Avec le risque d'un sentiment de supériorité des spécialistes. « Il m'arrive de ressentir une forme de mépris de la part de certains d'entre eux. Heureusement, cela reste rare », témoigne la jeune femme.

La généraliste a un contact suivi avec ses patients.

Mais, face à la pénurie annoncée, les universités ont enfin réagi. « Depuis peu, se réjouit-elle, elles cherchent à éveiller des vocations en rendant obligatoire un stage de médecine générale très tôt dans le cursus de formation. »

D'autre part, la disparité des revenus est importante. « Je gagne bien ma vie, confie la généraliste, mais cela n'a rien à voir avec ce que peuvent gagner les spécialistes, même si ce n'est pas le cas pour tous. »

Un troisième élément à prendre en compte concerne la différence de confort entre la vie d'un praticien en hôpital et celle d'un généraliste de terrain. « *En milieu hospitalier, le médecin a des horaires fixes et un revenu de base garanti,*

Une pyramide des âges en total déséquilibre.

commente Aline Guerriat. Il ne fait pas de visites à domicile, ses gardes se passent dans un milieu sécurisé, ce qui n'est pas toujours le cas pour des visites à domicile lors des gardes de nuit. Par ailleurs, la paperasserie est largement prise en charge par le secrétariat et le travail d'équipe permet de partager les responsabilités. »

PROXIMITÉ HEUREUSE

Pour le médecin de famille, ces avantages de la pratique en milieu hospitalier ne font pourtant pas le poids face aux multiples satisfactions que lui procure la médecine générale en milieu rural. Principalement la proximité avec ses patients grâce à un contact suivi. « *Pouvoir accompagner les gens dans les moments heureux ou douloureux de la vie, créer une complicité avec eux, recevoir la confiance de quatre générations d'une même famille, tout cela est très gratifiant* », relève-t-elle.

La pratique de son métier lui permet également d'éviter de tomber dans la répétition. « *Je rencontre des gens de tous âges et de toutes les couches de la population, et je ne me limite pas à une seule pathologie. En commençant la journée, je ne sais jamais quelles situations je vais rencontrer, je sais qu'il y aura des surprises, et cela me plaît beaucoup.* »

Si cette généraliste vit sa profession avec passion, elle veille néanmoins à maintenir un équilibre entre travail et vie privée. Maman de deux enfants en bas âge, épouse d'un indépendant, elle se donne les moyens de garder du temps libre chaque semaine. Comment ? En travaillant en association avec deux autres médecins et une secrétaire à temps partiel, « *l'avenir de la médecine générale* », selon elle. Même s'il lui faut une solide dose d'organisation pour arriver à caser le travail administratif que la secrétaire ne peut assurer. Aline Guerriat est également intégrée dans une vaste zone de garde médicale qui va de Sombreffe à Florennes (cent mille habitants), ce qui lui permet de n'assurer qu'une à deux gardes par mois. ■

ET LES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE ?

Aline Guerriat, généraliste à Sombreffe, accueille régulièrement des stagiaires afin de leur transmettre « *une image positive* » de sa discipline. Mais les étudiants en médecine sont-ils prêts à partager cet enthousiasme ?

Sophie Harcq et Arthur de Beer de Laer, étudiants en troisième bac à Namur, se préparent à effectuer en fin d'année un stage de cent vingt heures en médecine générale. Pour la première fois, ils seront au contact de patients, l'occasion pour eux de voir à quoi peuvent servir les cours théoriques accumulés depuis trois ans. Une manière aussi de découvrir la pratique de ce type de médecine et de voir si cela leur plaît. Même si le choix de cette filière ne se fait, le plus souvent, qu'en sixième année, une fois effectués les stages dans chaque discipline.

Généralement, ce premier stage n'apparaît pas comme une corvée pour les étudiants, sauf pour ceux, peu nombreux, qui ont déjà choisi leur orientation. La médecine générale est en effet rarement discréditée. Toutefois, Sophie a entendu une fois ou l'autre une réflexion du type : « *faire autant d'études pour ça !* ».

Sophie et Arthur se verraient bien généralistes mais n'ont pas encore arrêté leur choix. Ce qui les attire, c'est le côté relationnel de la profession. « *Le patient est une personne avant d'être un malade, on ne peut pas bien soigner sans confiance* », argumentent-ils. Comme si, pour eux, le choix se situait entre humanité et technicité - plus rentabilité - du système hospitalier.

Ce qui, par contre, leur fait peur, c'est le burn-out des généralistes plus âgés qui se dévouent totalement à leurs patients. « *Nous voulons avoir une vie à côté, prendre du temps pour nous, pour la famille, les amis, le sport, des hobbies. Pour y arriver, le mieux est d'ouvrir des cabinets à plusieurs.* »